

Ballades allemandes / tirées de Bürger, Koerner et Kosegarten ; et publ. par Ferdinand Flocon

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bürger, Gottfried August (1747-1794), Körner, Theodor (1791-1813), Kosegarten, Gotthard Ludwig Theobul (1758-1818). Ballades allemandes / tirées de Bürger, Koerner et Kosegarten ; et publ. par Ferdinand Flocon. 1827.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

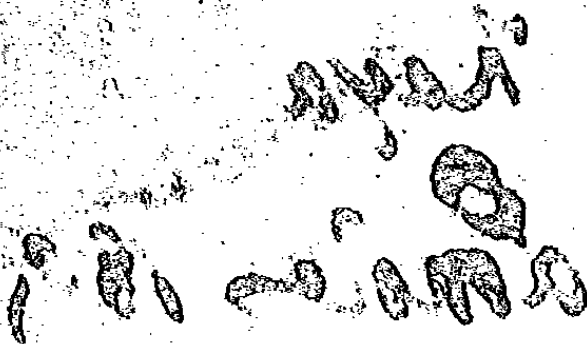
~~Handwritten text, possibly "Kings" and "Ande 1895"~~

BALLADES

Allemandes.

248

8° Yh
769



A. HENRY, Imprimeur, rue Gît-le Cœur, n. 8.

Ballades ALLEMANDES.

TIRÉES DE

DON.
N^o 96328

Bürger, Koerner et Rosegarten,

ET

PUBLIÉES PAR FERDINAND FLOCON.

Paris,

CHEZ A. HENRY, ÉDITEUR,

RUE GIT-LE-COEUR, N^o 8.

TÉTOT FRÈRES,

LIBRAIRES, RUE MONPENSIER-CARBOUSEL, N^o 6.

1827.

8^o Yh
769

À la Mémoire

DE



R. Michel Fazy,

MORT LE 31 MAI 1826,

SON AMI

FERDINAND FLOCON.

PRÉFACE.

La Ballade à mon sens est une chose fade ,
Ce n'en est plus la mode , elle sent son vieux tems.

Ainsi dit Trissotin , et la Ballade
frappée de ridicule , fut impitoya-
blement proscrite. En France , une
épigramme vaut mieux qu'une rai-
son : je dois donc me bâter de le

dire , les poèmes dont je publie aujourd'hui la traduction , n'ont que le nom de commun avec la Ballade Française. Celle-ci était une sorte de poésie en couplets faits sur les mêmes rimes, et terminés par le même refrain : elle se composait de trois couplets , et d'un envoi. (*Dict. de l'Acad.*) *Ballad*, en allemand et en anglais , se rapproche plutôt de notre ancienne *romance* qui , dans l'origine , était le récit d'une aventure mise en vers propres à être chantés. Mais aujourd'hui la *romance* est entièrement dégénérée , et son nom n'aurait présenté à la plupart des lecteurs d'autre idée que celle de plaintes amoureuses , ou de senti-

mens plus ou moins délicats, exprimés dans des vers plus ou moins maniérés.

J'ai donc préféré traduire le mot allemand par son homonyme français, malgré le ridicule dont Molière l'avait empreint, et j'ai cité les vers de ce poète, afin d'ôter aux critiques le plaisir d'être les premiers à les rappeler.

Les trois poètes dans les œuvres desquels j'ai choisi les Ballades que l'on va lire, sont jusqu'à présent à peu près inconnus en France. (1)

(1) La Ballade intitulée *le Kinast* a été traduite par M. Marie Aycard, et publiée

Je ne crois pas qu'aucun de leurs ouvrages ait encore été traduit dans

par lui dans son Recueil des *Ballades Provençales*. Je n'ai pas cru cependant devoir la retrancher de celui-ci, dans lequel elle trouvait naturellement sa place. Mais je n'ai voulu établir entre la version de M. Marie Aycard et la mienne aucune espèce de rivalité. Cela ne conviendrait, ni à l'amitié qui nous unit, ni à l'estime que j'ai pour son talent.

Un des poètes les plus distingués de notre époque, M. de Latouche, a mis en vers quelques-unes des romances de Bürger, et entre autres la fameuse *Lénore*. Je me serais bien gardé de faire imprimer ma traduction, si M. de Latouche avait publié ses poésies; mais elles ne

notre langue ; ainsi ce recueil aura au moins le mérite de la nouveauté. Notre littérature , si riche de son propre fonds , a semblé long-tems dédaigner de puiser aux sources étrangères ; et , si elle se proclamait la première de l'Europe , son orgueilleuse ignorance était aussi le gage de sa bonne foi. Mais , enfin , quelques esprits hardis , du nombre de ceux auxquels on applique le nom de *novateurs* comme un reproche , et qui s'en font une

sont connues que de ceux auxquels il a bien voulu en faire des lectures , et la célébrité qu'elles ont acquise fait assez présager le succès qu'elles obtiendraient au moment de leur apparition.

gloire , osèrent croire que le génie n'était pas exclusivement renfermé entre le Rhin , la Manche et les Pyrénées ; et au grand scandale des partisans des vieilles doctrines , cette opinion trouva des sectateurs pour la défendre , et des exemples pour la prouver. On vit bientôt se renouveler la fameuse querelle des anciens contre les modernes , et les modernes français devenus un peu anciens à leur tour , furent obligés de céder aux révolutionnaires une part du trône qu'ils avaient occupé jusqu'alors sans partage et sans guerre. Ainsi vont les choses de ce monde.

L'ouvrage qui contribua le plus

à faire naître le désir d'une réforme et à propager les idées nouvelles , fut sans contredit celui que publia madame de Staël , sous le titre de *l'Allemagne*. On fut étonné , en le lisant , des trésors littéraires qu'offrait un pays si voisin du nôtre , et dont nous n'avions pas même l'idée. Les noms de Wieland , de Goethe , de Schiller devinrent bientôt populaires ; on accueillit avec empressement la traduction de leurs chefs-d'œuvre , et l'on reconnut que les admirables beautés qu'ils renferment ne le cédaient en rien aux productions les plus vantées de nos célèbres écrivains. Dès ce moment , on fit la tentative de naturaliser sur notre scène le drame

tel que les Allemands l'avaient conçu. Ces essais ne furent pas tous heureux , et la raison en est facile à saisir ; il aurait fallu d'abord approprier ces drames au goût , aux habitudes , au génie de la Nation. Si les hommes sont les mêmes partout , les sociétés sont bien différentes , et la littérature est nécessairement l'expression de la société. L'enthousiasme et la bonne foi sont le caractère distinctif de la littérature allemande. En France , au lieu d'enthousiasme , nous avons l'engouement ; au lieu de bonne foi , la susceptibilité. Ajoutez à cela une affectation de bon goût poussée jusqu'au ridicule, une espèce d'antipathie pour ce qui n'est

que simple et naturel , et par dessus tout , un amour de la routine bien difficile à concilier avec notre inconstante frivolité. Telles ont été, je crois , les causes du peu de succès qu'ont obtenu la plupart des tragédies empruntées aux théâtres étrangers. Au reste ces échecs accusent plutôt la maladresse des auteurs , que la mauvaise volonté du public ; car ce dernier n'aurait pas empêché qu'on lui plût, si on avait su lui plaire ; et les tentatives, quoique généralement malheureuses , ont eu au moins cet utile résultat de nous accoutumer aux innovations , et de nous en faire comprendre le besoin. Une carrière plus large et fertile en beautés

neuves est ouverte au génie ; le premier qui se sentira la force de la parcourir d'un pas ferme , d'éviter les écueils , montrera la route aux autres , et notre révolution littéraire sera achevée. Mais pour faire quitter au char de la muse tragique la route qu'il a suivie si longtemps , il faut avoir au moins le talent de ses premiers guides. Ce n'est pas assez de faire autrement que les autres , il faut encore faire aussi bien, et les vieux modèles de la scène française seront toujours là pour marquer le but auquel on doit arriver.

Les poèmes dont je donne aujourd'hui la traduction , n'ont pas

du moins à redouter une si fâcheuse concurrence. La Ballade est un genre entièrement ignoré chez nous , car les Grecs et les Romains n'en eurent pas l'idée ; et qu'ont fait jusqu'à présent nos poètes, qui ne fût pas imité des Grecs ou des Romains ? S'emparer d'une tradition locale , d'une aventure connue dans le pays , choisir les situations attachantes , les peindre des couleurs qui leur sont propres ; au lieu d'un *merveilleux* absurde puisqu'il ne touche à aucune religion vivante , réveiller dans le cœur du lecteur les croyances nationales , avec le charme des souvenirs , et la puissance magique des premières terreurs ; mêler habilement

des images matérielles , des sentimens vrais aux idées fantastiques d'une imagination superstitieuse ; surprendre , subjuguier la raison par ce mélange d'illusions et de vérités , et la promener de sensations réelles en impressions mystérieuses , voilà à peu près la *poétique* de la Ballade.

On voit déjà que ce poëme n'a aucune analogie avec l'idylle ou l'épique ; on n'y retrouvera ni les combats de la flûte des bergers de Sicile , que les Français ont si plaisamment naturalisés sur les bords du Lignon , ni Phébus , ni Cupidon , ni Daphnis , ni tous ces ressorts usés de la mythologie païenne

qui eurent long-tems un attrait si puissant pour notre chrétienne France. Il faut le dire cependant , au risque du ridicule auquel nous avons sagement donné tant d'empire , la Ballade a un peu de ressemblance avec un genre très-populaire dans nos campagnes , je veux parler de la *complainte*. On sait que ce nom désigne une espèce de romance contenant le récit de quelque histoire miraculeuse ou de quelque événement tragique , et que des chanteurs ambulans vont récitant dans les hameaux pour l'édification ou l'instruction des villageois. C'est de ces chants informes et sans art , mais renfermant toutefois un germe d'intérêt , que

les Allemands ont su faire éclore la Ballade. Les Français en ont tiré un autre parti : s'arrêtant à l'enveloppe grossière , ils n'ont senti que le contraste résultant d'expressions niaisement empoulées, ou ridiculement plates , avec le récit des crimes ou des merveilles qui faisaient le sujet de la chanson ; et des gens d'esprit , s'étudiant à renchérir encore sur ces disparates qui n'étaient d'abord que stupides, les ont rendues hideuses. C'est ainsi qu'un crime atroce, dont les détails répétés devant plusieurs tribunaux, ont offert, pendant près d'une année, un horrible aliment à la curiosité publique , a donné lieu à une complainte burlesque assai-

sonnée de plaisanteries qui auraient révolté les habitans des bagnes , et qui ont amusé long-tems la nation la plus civilisée de l'Europe. Voilà ce que nous avons fait de ces chants qui , chez nous , comme chez tous les peuples modernes , furent pourtant la première poésie nationale.

Écoutons ce que dit madame de Staël de la Ballade allemande.

« Bürger est de tous les Allemands
 » celui qui a le mieux saisi cette
 » veine de superstition qui con-
 » duit si loin dans le cœur ; aussi
 » ses romances sont-elles connues
 » de tout le monde en Allemagne.
 » La plus fameuse de toutes, *Lé-*

» *nore* , n'est pas , je crois , tra-
 » duite en français , ou du moins
 » il serait difficile qu'on pût en
 » exprimer tous les détails , ni par
 » notre prose , ni par nos vers....

» Toutes les images , tous les
 » bruits en rapport avec la situa-
 » tion de l'âme sont merveilleuse-
 » ment exprimés par la poésie.
 » Les syllabes , les rimes , tout
 » l'art des paroles et de leurs sons ,
 » est employé pour exciter la ter-
 » reur. La rapidité du pas du che-
 » val semble plus solennelle et
 » plus lugubre que la lenteur même
 » d'une marche funèbre. L'éner-
 » gie avec laquelle le cavalier hâte
 » sa course , cette pétulance de

» la mort cause un trouble inex-
 » primable , et l'on se croit em-
 » porté par le fantôme comme la
 » malheureuse qu'il entraîne avec
 » lui dans l'abîme.

» On remarque aussi dans Bür-
 » ger une certaine familiarité d'ex-
 » pressions, qui ne nuit point à la
 » dignité de la poésie , et qui en
 » augmente singulièrement l'effet.
 » Quand on parvient à rapprocher
 » de nous la terreur ou l'admi-
 » ration sans affaiblir ni l'une ni
 » l'autre , ces sentimens devien-
 » nent nécessairement beaucoup
 » plus forts. »

L'illustre écrivain auquel j'em-

prunte ces lignes , donne ensuite une esquisse rapide et poétique à la fois, de *Lénore* et de la *Chasse Infernale* ; en relisant ces analyses si pleines de vie et de chaleur, j'ai senti plus vivement encore combien j'étais resté loin de mon modèle. Madame de Staël savait s'associer à toutes les impressions des auteurs dont elle nous faisait connaître les ouvrages ; il n'y avait pas une idée qu'elle ne saisît , pas un sentiment qu'elle n'indiquât ; aussi ses extraits, mieux que ma traduction , feront-ils comprendre le but du poète , et ses moyens et ses succès. Je crains bien que ceux qui , en lisant ses pages éloquentes , ont pressenti les émotions que doit

faire éprouver la lecture de Bürger , ne les retrouvent plus dans la copie que je leur en présente aujourd'hui. Mais madame de Staël elle-même pensait qu'il serait difficile d'exprimer tous les détails de l'original dans notre langue ; et ce qu'elle trouvait difficile , je puis , sans honte , avouer que je l'ai trouvé impossible. Je dois redouter plus encore le jugement des lecteurs qui ont lu Bürger lui-même , et qui seront à portée de comparer les vers harmonieux et le style souple et varié de ce poëte avec ma prose. Mais on ne traduit pas pour ceux qui savent une langue ; et peut-être ces copies , tout imparfaites qu'elles sont , plairont-

elles encore à ceux qui ne connaissent pas les modèles.

Qu'il me soit permis, en terminant cette préface, de dire quelques mots sur celui au souvenir duquel j'ai consacré ma traduction. C'était un homme de mœurs simples et douces : à un caractère ferme et égal, il joignait un esprit pénétrant, un jugement sain, et une âme sensible. La bonté, la franchise de son cœur avaient donné à ses traits un peu sévères, une empreinte de bienveillance générale qui ne fut jamais effacée par un sentiment de haine ou de méchanceté. Il eut des amis, et pas un ennemi. Il mourut à l'âge de vingt-

huit ans , avant qu'aucun nuage
n'eût altéré notre liaison , et sans
qu'aucune tache eût souillé la pu-
reté de sa vie. Puisse-t-il trouver
dans un meilleur monde la récom-
pense du bonheur que nous pro-
curait sa présence dans celui-ci.



Bürger.



LA FILLE

DU

PASTEUR DE TAUBENHAIN.

DANS le jardin du pasteur de Taubenhain (a) il y a un bosquet fréquenté chaque nuit par des esprits : on y entend des bruits étranges , semblables à un murmure plaintif , et quelquefois à un pénible gémissement : on croit distinguer aussi les efforts et la lutte d'une

colombe qui se débat entre les serres de l'épervier.

Une flamme se promène lentement au bord de l'étang marécageux ; sa lumière est faible et triste. On voit une petite place qui ne produit aucune herbe et que n'arrosent ni la pluie ni les rosées : le vent en passant sur cet endroit rend des sons lugubres.

La fille du pasteur de Taubenhain était innocente comme la tourterelle : encore au printemps de la vie , pleine de grâces et de beauté , elle était l'objet des hommages d'une foule d'amans qui tous désiraient obtenir sa main.

De l'autre côté de la rivière , et sur le sommet du rocher , on voyait un superbe château , dont les murs brillaient

comme l'argent, et les toits comme l'acier aux yeux des paisibles habitans de la vallée.

Là vivait au sein des plaisirs, le jeune chevalier de Falkenstein (6). Le château plaisait à la vue de la jeune fille, mais le chevalier revêtu de l'élégant costume du chasseur, plaisait encore mieux à son cœur.

Il lui adresse une lettre écrite sur un papier orné de filets d'or : sa lettre accompagnait son portrait adroitement caché dans un cœur d'or et de perles, avec une bague en diamans; elle disait :
 « Laisse soupirer en vain, ma Rosette, cette foule d'amans qui t'obsède. Quelque chose de mieux t'est réservé. Tu es digne du plus brillant chevalier qui ait jamais possédé terres et serfs.

» J'ai un mot bien doux à te dire , mais il faut que ce soit en secret , et je voudrais obtenir de toi une réponse favorable. A l'heure de minuit , je serai près de toi ; alors rassemble ton courage , et chasse la crainte.

» A l'heure de minuit , l'appeau imitera le chant de la caille , dans les blés , derrière le jardin ; et la flûte fera entendre les accens harmonieux du rossignol qui appelle sa compagne. Alors , rassemble ton courage et ne me fais pas attendre. »

A l'heure de minuit , il arriva , furtif et silencieux comme le brouillard. Il était enveloppé d'un large manteau , et n'avait pas oublié ses armes. Il s'approcha du jardin avec précaution et fit

taire les chiens vigilans en leur jetant du pain.

Alors l'appeau imita le chant de la caille, la flûte fit entendre les accens harmonieux du rossignol qui appelle sa tendre compagne, et Rosette ne se laissa pas attendre.

Il prononça le mot si doux à l'oreille et au cœur. Hélas ! une amante a tant de confiance ; il mit tant d'art et d'adresse à écarter la résistance que la pudeur lui opposait.

Il promet, par tout ce qui est sacré, d'être toujours fidèle : il invoqua les noms les plus respectables et lui jura qu'elle n'aurait jamais de regrets : elle résistait encore, mais faiblement.

Enfin il l'entraîna dans le bosquet

sombre et silencieux , embaumé du parfum des pois odorans : son cœur battait avec force , son sein se gonflait , et l'haleïne brûlante de la volupté flétrit bientôt son innocence.

Et quand sur la terrasse parfumée , les pois se fanèrent , la pauvre fille sentit un malaise inconnu : ses joues couleur de rose , devinrent pâles comme la neige , et le feu de ses yeux s'éteignit.

Et quand les graines commencèrent à se former , quand la fraise rougit et que la cerise se colora , le sein de Rosette devint oppressé et sa ceinture trop étroite.

Et quand le tems arriva de faucher les prairies , elle sentit les premiers mouvemens de l'enfant qu'elle portait.

Et quand le vent du nord vint siffler à travers les chaumes, il lui fut impossible de cacher son état.

Son père, homme sévère et emporté, s'en aperçut, et fit éclater sa colère : — Puisque ta faute a causé ta honte, fuis loin de moi, et songe que le lit nuptial soit prêt en même tems que le berceau de ton enfant.

Et d'une main saisissant une courroie, de l'autre ses longs cheveux, il couvrit de coups et de meurtrissures sa peau blanche et délicate.

Puis il la mit hors de la maison : la nuit était noire et terrible. Le vent secouait des nuages une pluie glacée. Elle se traîna jusqu'au sommet du rocher escarpé, et chercha à tâtons la porte du

château pour confier sa peine à son ami.

— Hélas ! malheur à moi ! tu m'as rendue mère avant d'être épouse : je suis déshonorée , et mon corps , déchiré de coups , porte le témoignage de ma douloureuse récompense !

Elle se jette à son cou , et l'inonde de larmes amères : — Oh ! répare le mal que tu m'as fait : tu m'as ôté l'honneur , rends-le moi , je t'en conjure.

— Pauvre petite , répond-il , je suis fâché de la violence de ton père , nous nous en vengerons ; en attendant , sois tranquille , entre dans mon château , je veux avoir soin de toi : nous parlerons du reste un autre jour.

— Hélas ! il n'y a pas à différer : les

soins que tu prendras de moi , ne répareront pas mon honneur. Si tu étais sincère quand tu juras de m'épouser , répète ce serment devant l'autel et sous la main du prêtre.

— « Petite fille , je ne l'entendais pas ainsi. Comment pourrais-tu devenir mon épouse ? Ne sais-tu pas que je suis d'une noble famille ? L'alliance ne peut exister qu'entre égaux : mes ancêtres rougiraient de moi si j'agissais autrement.

» Je veux tenir ma parole comme je l'ai donnée. Tu seras toujours mon amante : si mon piqueur te plaît , je te donnerai une bonne dot , et je te garderai mon amour.

— » Que l'enfer soit ton partage ,

homme odieux et perfide ! Si tu crains de te déshonorer en m'épousant , pourquoi m'as-tu trouvée digne d'être déshonorée par ta flamme coupable ?

» Va , prends une femme d'un sang illustre comme le tien. Ton tour viendra : Dieu est juste , il entend et connaît tout. Un valet souillera ta noble couche.

» Alors , traître , tu sentiras quel bien cela fait de perdre honneur et bonheur : tu frapperas ton front avili contre les murs , et de ta main tu te donneras la mort ! »

Elle se lève , le désespoir dans le cœur : elle court à travers les ronces et les épines , les joncs et les marais , ses pieds étaient tout en sang , et sa tête égarée par le délire.

— « Où irai-je, Dieu de miséricorde !
Où irai-je ! A qui puis-je m'adresser
sur la terre , après avoir perdu hon-
neur et bonheur ! » Elle revient enfin au
jardin du Pasteur pour y terminer sa
vie et ses souffrances.

Ses pieds et ses mains étaient déchi-
rés ; elle chancelle et tombe dans le
bosquet fatal : les douleurs la saisissent
sur un lit de feuilles mortes et de bran-
ches couvertes de neige. -

Là , au milieu des tourmens les plus
affreux , elle donne le jour à un fils ;
et aussitôt tirant de ses cheveux une
longue épingle d'argent , elle la plonge
au cœur de son enfant.

A peine a-t-elle commis le crime , que
son délire cesse et que sa raison revient.

L'effroi la saisit : oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ! et elle se tord les bras.

Elle creuse avec ses mains sanglantes, une fosse au bord du marais fangeux : — « Repose en paix, mon pauvre enfant ; ici tu es pour toujours à l'abri de la misère et du mépris. Moi je serai la pâture des corbeaux. »

C'est là que se promène la petite flamme sur les bords de l'étang marécageux : sa lumière est faible et triste. C'est là qu'est la place où ne croît aucune herbe, et que n'arrosent ni la pluie ni les rosées ; c'est là que le vent rend des sons si lugubres.

Derrière le jardin on a élevé la pierre des Corbeaux (c), et du haut de la roue

pend une tête de mort décharnée : c'est la tête de la jeune fille; elle regarde la petite fosse placée à trois palmes de l'étang fangeux.

Toutes les nuits une figure pâle et livide, se glisse au bas de la roue et cherche à éteindre la flamme dans ses mains; mais elle ne peut y parvenir, et elle gémit sur les rives du marais.

The first part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The second part of the paper discusses the importance of the study of the history of the world. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The third part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The fourth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the world. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The fifth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The sixth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the world. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The seventh part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The eighth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the world. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The ninth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present. The tenth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the world. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present.

NOTES DE LA FILLE DU PASTEUR.

(a) *Taubenhain* : Bosquet des Tourterelles.

(b) *Falkenstein* : Pierre du Faucon.

(c) *La pierre des Corbeaux* : Autrefois les coupables étaient suppliciés au lieu où le crime avait été commis , et leurs corps restaient placés sur la roue même où ils avaient expiré : cette roue était élevée sur un poteau qui passait par son axe et supportait la tête du cadavre. On voit encore de ces horribles monumens dans quelques parties de l'Allemagne.

1. *Pharmaceutical industry* – The pharmaceutical industry is a major contributor to the economy of the United States. It is a highly competitive industry with a high degree of innovation. The industry is characterized by a high degree of concentration, with a few large firms dominating the market. The industry is also characterized by a high degree of regulation, with the Food and Drug Administration (FDA) overseeing the safety and efficacy of drugs. The industry is also characterized by a high degree of research and development, with a large portion of the industry's revenue being spent on research and development.

[illegible][illegible][illegible]



LE FRÈRE GRIS

ET

LA PÈLERINE.

UNE jeune et belle pèlerine s'approcha de la porte du couvent ; elle sonna , et un frère gris , pieds nus , se montra à demi.

Jésus - Christ soit loué ! dit-elle.

— Dans toute l'éternité ! répondit-il ;
et , levant les yeux sur elle , une émo-

tion soudaine le saisit et son cœur battit fortement.

— Respectable frère, n'est-ce pas dans la solitude de ce couvent que se cache l'ami de mon cœur ? demanda la pèlerine à demi-voix et avec une touchante modestie.

— Fille de Dieu, à quoi puis-je reconnaître l'ami de ton cœur ?

— A son cilice, à sa discipline, à sa ceinture de corde et à son bâton de saule ; mais mieux encore à sa taille élancée, à son visage brillant comme une aurore de mai, aux boucles d'or de sa chevelure, à ses yeux d'azur, et à son cœur bon, aimable et fidèle.

— Fille de Dieu, depuis long-tems

il est mort et enseveli , un marbre bien lourd le couvre ; l'herbe siffle déjà sur sa tombe , car il y a long-tems qu'il est mort et enseveli.

Vois-tu là-bas la fenêtre de sa cellule , entourée de lierre ? Là il vécut pleurant les torts de son amie ; là il s'éteignit comme une lampe qui manque d'aliment.

Aux sons de l'hymne funèbre, six jeunes filles le portèrent à sa dernière demeure : plus d'une larme suivit le cercueil dans la tombe.

— Oh ! malheur ! malheur ! Il n'est donc plus ! Il est mort et enseveli ! Oh mon cœur brise-toi ! car tu es coupable.

— Ma fille, prends courage, ne pleure

pas , mais élève ta prière vers Dieu. En vain le chagrin déchire le cœur , en vain les yeux s'éteignent dans les larmes : cesse donc d'en verser.

— Oh ! non , non ! respectable frère. Ne blâme pas mes larmes. Il était la joie de mon cœur. Jamais sur la terre il n'y eut un amant si tendre et si fidèle !

Laisse-moi pleurer et gémir nuit et jour , jusqu'à ce que mes yeux s'éteignent dans mes larmes , et que ma langue desséchée bénisse Dieu en disant : tout est fini....

— Ma fille , prends courage et patience , cesse de pleurer et de gémir. Quand la violette est cueillie , aucune rosée , aucune pluie bienfaisante ne

peut la réjouir ; elle se fane et pour toujours.

Le bonheur s'envole avec la rapidité de l'hirondelle qui fuit sur ses ailes légères : pourquoi donc retenir ainsi le chagrin qui écrase notre cœur sous sa masse de plomb ; laisse-le s'éloigner ! Ce qui est mort est mort !

— Oh ! non , non ! respectable frère, ne mets point de bornes à ma douleur. Si je souffrais pour celui que j'aimais tout ce qu'une femme peut souffrir, ce ne serait pas trop !

Je ne le verrai donc plus ! malheureuse ! jamais ! La tombe le couvre, la neige et la pluie y tombent : l'herbe siffle sur lui.

Azur de ses yeux roses de ses joues ;

douceur ineffable de ses lèvres, où êtes-vous ? La tombe a tout dévoré, que le chagrin me dévore à mon tour !

— Ma fille, ne t'afflige pas ainsi. Ignores-tu que l'homme doit être prêt au bonheur comme à la peine, et qu'il est exposé à tout ?

Tu es aimable et constante, et pourtant peut-être votre union n'eût pas été heureuse : il était jeune ; la jeunesse est changeante comme le tems d'avril.

— Oh ! non, non ! respectable frère ; ne parle pas ainsi. Mon ami était fidèle et franc comme l'or : jamais la fausseté n'altéra sa candeur.

Ah ! puisque la tombe l'enchaîne dans ses noirs abîmes, je renonce à ma

patrie , j'irai porter au loin le bâton de pèlerinage.

Mais avant, je veux m'agenouiller sur son tombeau, je veux que l'herbe y croisse plus verte, arrosée de mes larmes et rafraîchie de mes soupirs.

— Ma fille, entre d'abord pour te reposer. Entends-tu le vent mugir autour de cette enceinte, et la pluie froide retentir sur les vitraux ?

— Oh ! non, non ! respectable frère, ne me retiens pas ; laisse tomber la pluie sur moi, car toute la pluie du ciel ne laverait pas ma faute.

— Ah ! ma douce amie, reste et console-toi ! Regarde-moi, ne connais-tu donc pas le frère gris ? Hélas ! c'est moi qui suis ton ami.

Dans la douleur d'un amour sans espoir , je revêtis ce vêtement. Bientôt un serment éternel allait exiler ma vie et mes chagrins dans la solitude.

Mais, Dieu soit béni ! l'année du noviciat n'est pas encore expirée ! Ma tendre amie , si tu as été sincère et si tu veux me donner ta main, nous partirons ensemble.

— Dieu soit loué ! Dieu soit béni ! Fuyez chagrins et soucis ! Salut, bonheur et joie : viens, mon ami, viens sur mon cœur. La mort seule pourra nous séparer.



LÉNORE (a).

AUX premières lueurs du matin, Lénore, fatiguée de rêves lugubres, s'élança de son lit. Es-tu infidèle, Wilhelm, ou es-tu mort ? tarderas-tu long-tems encore ? — Il avait suivi l'armée du roi Frédéric à la bataille de Prague, et n'avait rien écrit pour rassurer son amie.

Lassés de leurs longues querelles, le roi et l'impératrice revinrent de leurs prétentions et conclurent enfin la paix. Couronnée de verts feuillages, chaque armée retourna, en chantant, dans ses foyers, aux sons joyeux des fanfares et des tymbales.

De tous côtés, sur les chemins et sur les ponts, jeunes et vieux se portaient en foule à leur rencontre. Dieu soit loué ! s'écriaient plus d'une épouse. Sois le bien venu ! disaient plus d'une fiancée. Lénore seule attendait le baiser du retour.

Elle parcourt les rangs : elle les monte, elle les redescend, elle interroge, hélas, en vain. Dans cette foule innombrable, personne ne peut lui don-

ner de réponse certaine. Déjà tous sont éloignés. Alors elle arrache ses beaux cheveux, et se roule à terre dans le délire du désespoir.

Sa mère s'approche : Dieu ait pitié de toi, ma pauvre enfant ! et la serrant dans ses bras, elle lui demandait la cause de sa douleur.

— Oh ! ma mère ! ma mère ! il est mort ! mort ! Périssent le monde et tout ce qu'il renferme ; Dieu est sans pitié. Malédiction sur moi, malheureuse que je suis !

— « Que Dieu nous aide, ma fille, implore sa bonté (b) ; ce qu'il fait est bien fait, et jamais il ne nous abandonne

— Oh ! ma mère, c'est une vaine il-

lusion , Dieu m'a abandonnée : mes prières sont restées inutiles ; à quoi serviraient-elles maintenant ?

— Que Dieu nous aide ! Celui qui connaît sa puissance sait qu'il peut nous secourir jusque dans les enfers. Sa sainte parole calmera tes douleurs (c).

— Oh ! ma mère , la douleur qui me tue, aucune parole ne pourra la calmer. Aucune parole ne peut rendre la vie aux morts !

— Écoute , mon enfant , peut-être le perfide a-t-il trahi sa foi pour une fille de la lointaine Hongrie. Efface-le de ton souvenir. Il ne sera jamais heureux , et , à l'heure de la mort , il sentira le châtiment de son parjure.

— Oh ! ma mère ! les morts sont morts, et ce qui est perdu est perdu. La mort , voilà mon lot. Oh ! que je voudrais n'être pas née. Éteins - toi pour toujours , flambeau de ma vie ! que je meure dans l'horreur et dans les ténèbres ! Dieu est sans pitié ! Malédiction sur moi , malheureuse que je suis !

— Mon Dieu ! ayez pitié de nous ; n'entrez pas en jugement avec ma pauvre enfant , ne comptez pas ses péchés ! Elle ne sait pas quelles sont ses paroles. Oh ! ma fille , oublie les souffrances de ce monde : pense à Dieu , à la félicité éternelle ; au moins ton âme immortelle ne restera pas dans le veuvage (d).

— Oh ! ma mère ! qu'est-ce que la félicité , qu'est-ce que l'enfer ? Avec Wil-

helm est la félicité, sans Wilhelm est l'enfer. Éteins-toi pour toujours, flambeau de ma vie ! que je meure dans l'horreur et dans les ténèbres ! Dieu est sans pitié ! Malédiction sur moi , malheureuse que je suis !

Ainsi la douleur ravage son cœur et son âme , et lui fait insulter à la divine Providence. Elle se meurtrit le sein et se tord les bras. Cependant les astres de la nuit s'élevaient lentement sur la voûte du ciel.

Mais écoutez ! Voilà qu'au-dehors retentit comme le galop d'un cheval. Il semble qu'un cavalier en descend avec bruit au bas de l'escalier. Écoutez ! la sonnette a tinté doucement, et voilà qu'à travers la porte, une voix fait entendre les paroles suivantes :

« Ouvre, mon enfant. Dors-tu, mon amie, ou es-tu éveillée ? Penses-tu encore à moi ? Es-tu dans la joie ou dans les larmes ?

— » Ah ! Wilhelm ! est-ce toi ? Si tard dans la nuit ! Je veillais et je pleurais ! Ah ! j'ai bien souffert. D'où viens-tu donc sur ton cheval à cette heure ?

— » Nous ne montons nos coursiers qu'à minuit. J'arrive du fond de la Bohême : tard je me suis mis en route, et je viens te chercher pour te prendre avec moi.

— » Oh ! Wilhelm ! entre d'abord que je te réchauffe dans mes bras. Entends-tu le bruit du vent dans la forêt ?

— » Laisse l'aquilon mugir dans la forêt, enfant, laisse-le mugir. Le cour-

sier frappe la terre , les éperons résonnent; je ne puis demeurer ici. Viens , chausse-toi , saute en croupe derrière moi. Il me faut faire encore cent lieues aujourd'hui pour me précipiter avec toi au lit nuptial !

— » Comment veux - tu que nous fassions aujourd'hui cent lieues pour aller au lit de noces ! Écoute : la cloche qui a sonné onze heures vibre encore.

— » Regarde ! La lune est claire et brillante. Nous et les morts nous allons vite. Je te promets de te mener aujourd'hui même au lit nuptial. »

— » Dis-moi , où est ta demeure , et comment est ton lit de noces ?

— » Loin , bien loin d'ici ; étroit ,

humide et silencieux : six planches et deux planchettes.

— » Y a-t-il de la place pour toi et pour moi ?

— » Pour toi et pour moi. Viens , chausse - toi et monte en croupe : la chambre nuptiale est ouverte , les conviés nous attendent. »

La jeune fille se chausse et saute avec agilité sur le cheval : elle enlace ses blanches mains autour de celui qu'elle aime , et ils s'élancent avec le bruit et la rapidité de la tempête. Le cheval et le cavalier respiraient à peine , les pierres étincelaient sous leurs pas (e).

Oh ! comme à gauche et à droite disparurent à leurs yeux les prairies, les

plaines et les campagnes ! comme les ponts retentirent à leur passage ! —
« A-t-elle peur, mon amie?..... La lune est brillante. Hurrah ! les morts vont vite. A-t-elle peur des morts ?

— » Oh ! non. Mais laisse les morts en repos. »

Quelles sont ces voix lugubres ! Où volent ces corbeaux ? Écoutez : c'est le glas des cloches et l'hymne des funérailles. « Laissez-nous ensevelir ce corps (e). » Et de plus en plus approchait le convoi funèbre, déjà on distinguait la bière, et le chant semblait les accens sinistres des habitans des marais.

— « Après minuit, vous ensevelirez ce corps avec vos chants et vos plaintes. Maintenant je conduis chez moi ma

fiancée , venez assister au banquet : viens , chantre , viens avec le chœur , et entonne l'hymne du mariage ! prêtre , viens aussi , tu prononceras la bénédiction quand nous entrerons au lit nuptial. »

Le chant funèbre a cessé , la bière a disparu : obéissant à sa voix , le convoi part à leur suite. Hurrah ! Hurrah ! Ils sont presque sur les pieds du cheval , et ils s'élancent avec le bruit et la rapidité de la tempête : le cheval et le cavalier respiraient à peine ; les pierres étincelaient sous leurs pas.

Oh ! comme s'envolèrent à gauche et à droite les montagnes et les forêts , les buissons et les campagnes , les hameaux et les villes ! « — Crains-tu ? mon amie...

La lune est brillante. Hurrah ! les morts vont vite ! A-t-elle peur des morts ?

— » Oh ! laisse donc les morts en repos !

— » Vois-tu , vois-tu auprès de ces potences ces fantômes aériens , demi visibles à la pâle clarté de la lune ? ils dansent autour de la roue. Ici , ici , troupe vile et infâme , suivez - nous ; dansez la danse des noces , nous allons au lit nuptial. »

Et la foule des esprits s'élance après eux avec des cris et un bruit semblable à celui de l'ouragan dans les bruyères desséchées. Et ils allaient toujours au galop avec le fracas et la rapidité de la tempête : le cheval et le cavalier respi-

raient à peine ; les pierres étincelaient sous leurs pas.

Oh ! comme s'envolait au loin tout ce que la lune éclairait autour d'eux ! Comme le ciel et les astres glissaient au-dessus de leurs têtes ! — « A-t-elle peur, mon amie ?..... La lune est brillante. Hurrah ! Les morts vont vite ! A-t-elle peur des morts ?

— » Oh ! mon Dieu ! laisse donc les morts en repos !

— » Mon cheval noir ! Il me semble entendre déjà le chant du coq. Bientôt le sablier sera écoulé ! Mon noir ! mon noir ! Je sens l'air du matin. Dépêche-toi , hâte-toi !..... Finie , finie est notre course ! Le lit nuptial s'ouvre pour

nous : les morts vont vite : nous voici arrivés ! »

Il s'élance à bride abattue contre une grille de fer : de sa houssine légère, il frappe..... les verroux se brisent et les deux battans s'ouvrent avec fracas. Leur élan rapide les emporte par-delà les tombes qui apparaissent de tous côtés à la clarté de la lune.

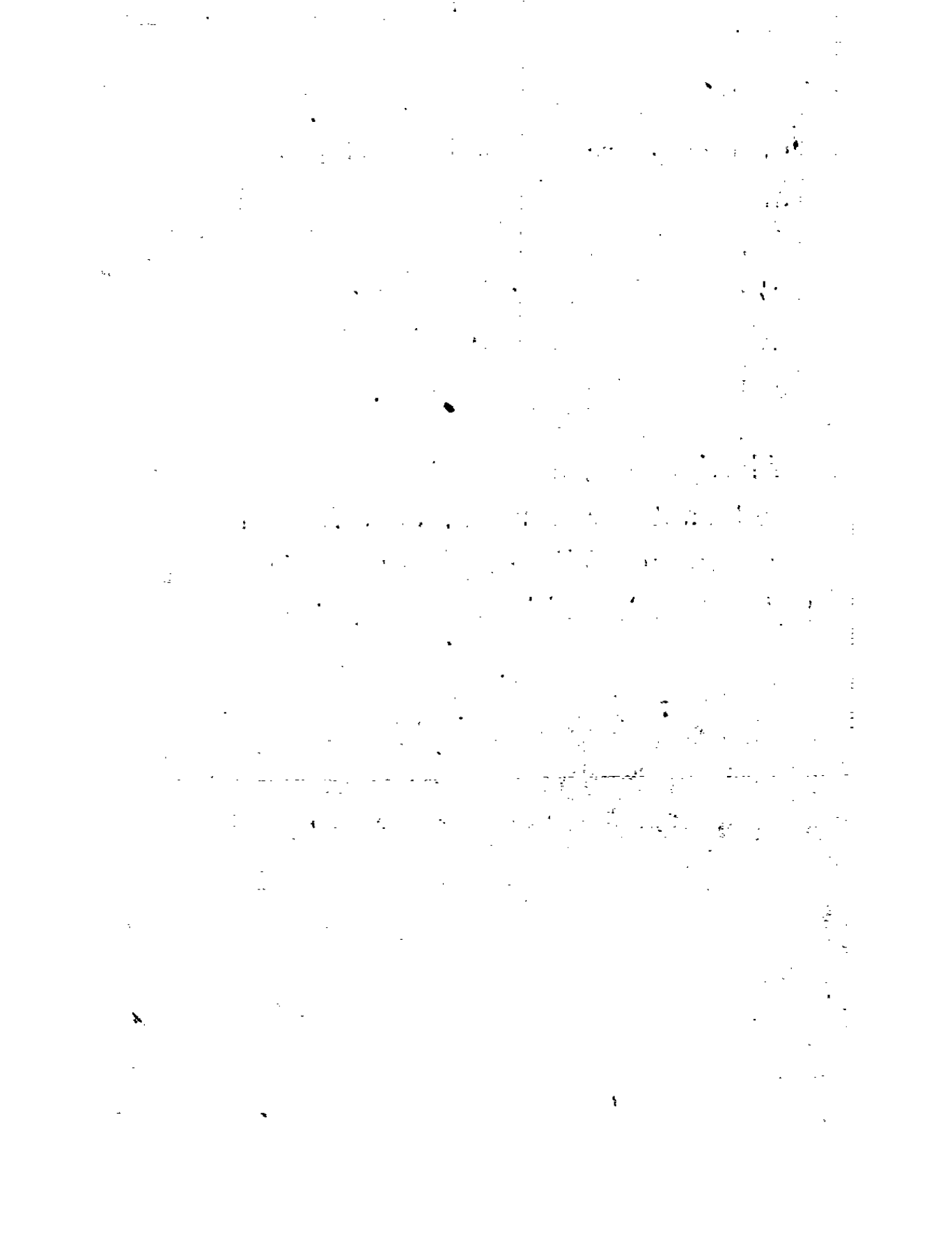
Mais voyez , voyez ! Au même instant, Dieu ! quel affreux miracle ! Le manteau du cavalier tombe en poussière(g), sa tête est changée en une tête de mort décharnée, son corps est un squelette armé d'une faux et d'un sablier !

Le cheval noir se cabre furieux ; il

hennit , vomit des flammes , et s'abîme dans de sombres profondeurs. Des hurlemens , des hurlemens descendent des sphères célestes , des gémissemens sortent du fond des tombes. Le cœur de Lénore palpitait avec angoisses entre la vie et la mort.

Alors , à la lueur de l'astre nocturne , et se tenant par la main , dansèrent en rond , autour d'elle , de pâles fantômes , et ils entonnèrent l'hymne suivante :

**« Patience ! Patience ! si la douleur
» brise ton cœur , ne blasphème jamais
» le Dieu du ciel ! Ton corps est déli-
» vré ; Dieu ait pitié de ton âme ! »**



NOTES DE LÉNORE.

(a) Bürger est né à Wolsmerswende , dans la principauté d'Halberstadt , le 1^{er} janvier 1748. Un soir , il entendit une jeune paysanne chanter les mots suivans :

La lune est si claire ,
Les morts vont si vite à cheval !
Dis , chère amie , ne frissonne-tu pas ?

Ces paroles retentirent sans cesse à ses oreilles , et saisirent tellement son imagination , qu'il n'eut pas de repos avant d'avoir composé quelques strophes sur ce refrain. Il les montra à ses amis , qui le pressèrent vivement de ne pas laisser son ouvrage imparfait : ce n'était d'a-

bord que des couplets isolés qu'il réunit ensuite dans un même cadre. Lorsque *Lénore* fut achevée, Bürger la lut à la société littéraire de Goettingue ; arrivé à ces vers :

« Il s'élance à bride abattue contre une grille
» de fer ; d'un coup de sa houssine légère , il
» frappe..... les verroux se brisent..... »

il frappa contre la cloison de la chambre , ses auditeurs tressaillirent , et se levèrent en sursaut : le poète qui tremblait pour le succès d'un ouvrage aussi différent des formes ordinaires , commença à espérer qu'il avait réussi. Il en eut bientôt la certitude par la vogue prodigieuse que *Lénore* obtint dans toute l'Allemagne : les paysans mêmes chantent cette romance , comme les gondoliers de Venise répètent les vers du Tasse : Bürger est le poète le plus populaire de l'Allemagne : il n'est personne qui ne sache par cœur des fragmens de ses poésies : il mourut de misère , et on se hâta de lui élever un monument.....

(b) Dis un : Notre père qui êtes aux cieux.

(c) Le Saint-Sacrement.

(d) La mère de Lénore lui parle ici de Jésus-Christ, que les catholiques regardent comme l'époux de toutes les vierges dans le ciel.

(e) *Und hurre, hurre, hop, hop, hop!*

Geht's fort in sausendem Galopp!

Das Ross und Reiter schnoben,

Und Kies und Funken stoben.

(f) Ces paroles sont le commencement du chant des morts en Allemagne.

(g) Le manteau tomba comme de l'amadou brûlé.



L'ENLÈVEMENT.

« ÉCUYER , selle mon cheval favori :
» je veux chercher le repos que je ne
» puis trouver dans ce château : j'y
» suis trop à l'étroit pour pouvoir res-
» pirer. » Ainsi s'exprimait le chevalier
Charles d'Eichenhorst , le cœur rempli
d'un noir pressentiment et agité comme
un homme souillé de quelque forfait.

Il s'élance au galop du haut de la montagne ; les étincelles jaillissaient sous les pieds de son cheval : il jette un regard dans la plaine , et la suivante de Gertrude se montre à ses yeux. Il frissonne de la tête aux pieds, comme saisi d'un accès de fièvre brûlante.

« Dieu vous conserve , noble seigneur , qu'il vous donne la paix et la prospérité ! Ma pauvre maîtresse m'envoie vers vous pour la dernière fois, elle est à jamais perdue pour vous. Son père l'a promise au chevalier Plump, de Poméranie ; il lui a donné sa parole.

» Charles, s'est-il écrié, j'en jure par ma lance et par mon épée, si tu oses penser encore à elle, les souterrains de mon château te serviront de de-

meure , et les reptiles qui l'habitent seront tes compagnons. Je ne prendrai de repos ni jour ni nuit avant de t'avoir terrassé , et de t'avoir arraché le cœur !

» La malheureuse fiancée est maintenant devant lui ; elle laisse couler ses larmes et appelle la mort à grands cris. Le Seigneur exaucera bientôt ses vœux : si vous entendez le glas funèbre des cloches , vous comprendrez bien leur langage.

» Va , dis-lui que je vais mourir , s'écriait-elle tout en pleurs. Porte-lui ce dernier adieu. Va , sous la garde de Dieu ; donne-lui cet anneau et cette écharpe : qu'il les conserve pour l'amour de moi. »

Cette terrible nouvelle éclata à ses

oreilles, semblable au fracas du tonnerre; ses yeux s'obscurcirent, et les montagnes semblèrent chanceler autour de lui. Mais aussitôt, s'élançant comme la tempête, il fit voler un nuage de poussière, et le désespoir lui rendit ses forces.

« Dieu te récompense, fidèle suivante; qu'il te récompense, puisque je ne puis moi-même te payer ton zèle, qu'il te comble de ses bénédictions : va, cours vers elle, dis-lui que je la sauverai, fût-elle chargée de mille chaînes.

» Ne crains rien, hâte-toi; quand des géans veilleraient sur elle, je voudrais encore la leur enlever. Dis-lui qu'à minuit je serai sous les murs du château. Il arrivera ce qu'il pourra : bonheur ou malheur, je brave le destin.

» Pars, hâte-toi. » A ces mots, la jeune fille s'enfuit comme une biche légère. Pour lui, il soupira profondément, et s'essuya les yeux pour retrouver la vue. Il lança ensuite son cheval en tous sens. La sueur inondait la croupe du noble animal. Enfin il prit une résolution et s'y arrêta.

Il fit retentir son cor d'argent du haut de ses tours; et aussitôt une foule de vassaux fidèles accourut à la hâte. Il les prit chacun en particulier, et leur donna de secrètes instructions. « Soyez tous prêts et attentifs au signal de mon cor. »

La nuit avait couvert de ses voiles sombres les montagnes et les vallons. Les lampes du château de Hochburg avaient cessé de briller. Tout dormait; Ger-

trude seule veillait en pensant au chevalier.

Voilà qu'un doux son d'amour s'élève du pied de la muraille. « Me voici, ma Gertude ; allons , descends , c'est moi , c'est ton chevalier qui t'appelle ; l'échelle est prête , et mon coursier va nous emporter loin d'ici.

— » Oh ! non , mon Charles , non ! cesse de tenir ce langage ; si je fuyais seule avec toi je serais déshonorée ; mais qu'un dernier baiser d'amour nous console avant que je sois vêtue de la robe des morts.

— » Eh quoi ! sur ma parole de chevalier tu pourrais asseoir le monde : tu peux me confier, avec courage et franchise, ton honneur et ta personne. Nous

irons chez ma mère et le prêtre nous unira. Viens, tu es en sûreté, abandonne-toi au ciel et à moi.

— » Mais, mon père, un baron de l'empire, si fier de ses ancêtres et de sa noblesse ! Sa colère me fait déjà trembler. Il n'aura de repos ni jour ni nuit avant de t'avoir arraché le cœur, et de l'avoir jeté devant mes pieds.

— » Songe seulement à te bien tenir en selle, et nous n'avons plus rien à craindre. L'Orient et l'Occident nous sont ouverts. Mais ne tarde pas davantage. Écoute ! il me semble entendre du bruit. Pour l'amour de Dieu ! hâte-toi ! Viens ! La nuit a des oreilles. Si tu hésites, nous sommes perdus ! »

La jeune fille trembla, elle hésita ; le frisson parcourait ses membres ; il saisit

sa main d'albâtre et l'entraîna sur son cœur. Oh ! quel embrassement mêlé de désir et de refus, de plaisir et de crainte, sous les regards silencieux des étoiles voyageant dans l'immensité des cieux !

Il prit son amie entre ses bras, la plaça sur son cheval polonais, et se mit lui-même derrière elle, rejetant son cor sur ses épaules. Il donne de l'éperon, et Hochburg les vit s'éloigner rapidement.

Mais, hélas ! la nuit entend tout, et aucune parole ne fut perdue. Dans la chambre voisine veillait la gouvernante de Gertrude. Le cœur pressé par l'appât du gain et la soif de l'or, elle s'élança en sursaut pour tout découvrir au vieillard.

« Debout, debout, noble baron

quittez votre lit. Votre fille s'est enfuie, elle vous couvre de honte et de chagrin. Déjà Charles d'Eichenhorst traverse avec elle les forêts et les plaines; ne perdez pas un instant si vous voulez les rejoindre ! »

Au même instant le baron saisit ses armes, parcourt le château, et appelle ses vassaux. « A cheval ! mon gendre, prends ton épée et ta lance; on enlève la fiancée, courons au ravisseur. »

Le jour allait paraître; les deux amans s'avançaient avec rapidité. Un bruit sourd comme celui de l'orage éloigné se fait entendre. Bientôt ils distinguent des pas de chevaux. Plump, furieux, arrive sur eux à bride abattue; il les dépasse, et sa lance siffle aux oreilles de Gertrude épouvantée.

« Arrête , arrête , larron d'honneur ; ta proie est de peu de valeur ; mais n'importe , affronte une lance , et nous verrons si tu enleveras encore des fiancées. Et toi , courtisane vagabonde , arrête , que ma vengeance t'étende à côté de ton séducteur , et que l'infamie vous couvre tous d'eux !

— » Tu mens , Plump de Poméranie , j'en jure par Dieu et mon honneur de chevalier. Descends , que mon épée t'enseigne la courtoisie. Arrête , Gertrude. A pied , monsieur l'insolent , que je vous donne une leçon de politesse ! »

Oh ! quelle fut la douleur de Gertrude à la vue des glaives étincelans ! Les premiers rayons de l'aurore vinrent briller sur leurs lames acérées. L'écho

s'éveilla autour d'eux au cliquetis de leurs armes, et la terre fumait sous leurs pas.

L'épée du chevalier terrassa son discourtois ennemi comme un coup de foudre. L'amant de Gertrude ne reçut point de blessure, et Plump ne se releva plus. Mais, hélas ! que le ciel les protège ! A peine le combat était-il terminé, que les autres arrivèrent en toute hâte.

Alors le cor de Charles retentit dans la forêt, et ses vassaux se précipitèrent de tous côtés. « Arrête, baron, écoute-moi ; regarde, vois-tu ces guerriers ? ils sont prêts au combat et n'attendent que mon signal.

» Arrête, écoute-moi, évite de longs repentirs. Ta fille m'a donné sa foi de-

puis long-tems, elle a reçu la mienne. Pourrais-tu déchirer nos deux cœurs ! Ses larmes et son sang iront-ils t'accuser devant Dieu et les hommes ? Si tu le veux, avance, et nous allons combattre.

» Mais écoute encore un instant : je t'en conjure au nom du ciel, avant que tu te rendes la proie du remords. Mon amour pour ta fille a toujours été pur et sans tache. Mon père, accorde-moi sa main, le ciel m'a donné des richesses et surtout une noblesse qui ne craint aucun reproche. »

Oh ! comme Gertrude, pleine d'an-
goisses et de craintes, se flétrit de la pâleur
de la mort ! Son père, bouillant de co-
lère, semblait une fournaise ardente.

Elle se jeta à terre, et se tordit les mains en versant un torrent de larmes.

» Oh ! mon père, ayez pitié de votre fille ! Que le ciel vous pardonne, comme vous nous pardonnez ! Croyez - moi, mon père, je ne me serais jamais décidée à fuir, sans mon aversion pour Plump.

» Combien de fois m'avez-vous bercée sur vos genoux et portée dans vos bras ! Combien de fois m'avez-vous appelée votre fille chérie, la consolation de votre vieillesse ! Oh ! mon père, rappelez-vous ces tems passés ! Ne détruisez pas mon bonheur, et songez que du même coup vous tuez votre fille ! »

Le vieux baron détourna la tête, et passa la main sur son front bruni par le so-

leil. Son cœur était touché et son regard attendri ; mais il maîtrisa son émotion pour empêcher les pleurs de faire honte à son caractère de chevalier.

Enfin, la colère et le ressentiment durent céder à la tendresse paternelle : un torrent de larmes vint inonder ses yeux. Il releva sa fille prosternée à ses pieds ; et, laissant un libre cours à son amour pour elle, il se sentit presque défaillir d'un mal doux et enchanteur.

« Eh bien ! que Dieu me pardonne mes torts, comme je te pardonne les tiens. Je te rends toutes mes affections, je te les rends devant le Dieu du ciel ; » et se tournant vers le chevalier : « qu'elle soit ton épouse, reçois sa main, et avec elle ma bénédiction !

» Viens, sois mon fils, je serai ton père. J'ai déjà oublié toute offense. Ton père fut jadis mon ennemi mortel, il me causa bien des tourmens; c'était lui que je haïssais dans son fils.

» Répare ses erreurs, mon fils, et que ma fille et moi nous trouvions la récompense de ma bonté dans la bonté de ton cœur. Que celui qui veille sur nous, que Dieu vous bénisse, dans vous et votre postérité. »



LA CHASSE INFERNALE (a).

Le cor retentit, on entend les cris du départ. Le coursier du comte hennit et s'élance. Derrière lui se précipitent les valets et les piqueurs; détachés de la lesse, les chiens frappent l'air de leurs aboiemens, ils se jettent à travers les champs, les ronces et les prairies.

C'était le jour consacré au repos et à la prière. Les rayons du soleil doraient le clocher, tandis que le son harmonieux et mesuré des cloches appelait les chrétiens à l'office du matin. Déjà s'élevaient vers le ciel les chants pieux des fidèles assemblés.

Le comte passait à un endroit où les chemins se croisaient, les cris de ses chasseurs s'élevaient plus joyeux. Tout à coup deux cavaliers sont à ses côtés. Celui de droite était monté sur un coursier blanc comme la neige, celui de gauche sur un coursier couleur de feu.

Le premier, dans tout l'éclat du printemps de la vie, brillait d'une beauté céleste. Le second ; pâle et livide, lan-

çait des regards pareils aux éclairs dans la tempête. Ce qu'ils étaient, je le soupçonne ; mais , qui pourrait l'affirmer ?

« Soyez les bienvenus, Chevaliers ; vous arrivez à propos. Sur la terre ou dans le ciel il n'est rien de préférable au plaisir de la chasse. » Le comte parlait ainsi d'un air d'enthousiasme, et exprimait par ses gestes son ardeur et sa joie.

— « Le son du cor s'accorde mal avec la voix pieuse des cloches et les chants du matin, lui dit d'un ton plein de douceur son compagnon de droite ; reviens sur tes pas, ta chasse ne peut être heureuse aujourd'hui ; écoute ton bon génie et ne te laisse pas guider par l'ennemi des hommes.

— « En avant ! en avant ! s'écria aussitôt le chevalier de gauche. Que nous importent les cloches et les hymnes ! la chasse seule nous divertit ; suivez des conseils dignes d'un noble seigneur et non des avis bons pour des moines.

— « Bien parlé ! mon brave compagnon de gauche : tu me parais un héros digne de moi. Ceux qui n'osent pas courir le cerf peuvent aller s'asseoir au lutrin. Pour toi, mon pieux ami, que cela te convienne ou non, j'en suivrai pas moins ma fantaisie. »

Il dit et s'élance à travers les champs et les forêts ; les deux étrangers ne quittent pas ses côtés. Voilà qu'un cerf dix cors, d'une blancheur éblouissante, se montre dans le lointain et fuit rapidement devant eux.

Le cor résonne. Les chasseurs impétueux se précipitent. A la vérité, quelques-uns tombent et restent expirans sur la place. « Laissez-les, laissez-les, que Satan les relève, le plaisir du maître ne doit pas en souffrir. »

Le cerf se cache dans un champ prêt à être moissonné ; il croit y trouver une retraite sûre. Un vieux laboureur se jette aux pieds du comte. « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! ne détruisez pas le fruit des sueurs du pauvre ! »

Le chevalier de droite s'approche et joint ses prières à celles du paysan. Mais celui de gauche excite le chasseur à satisfaire sa passion dévastatrice. Le comte, méprisant les bons avis du premier, suivit les conseils funestes du second.

« Retire-toi, misérable ! s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre, hors d'ici, ou, par le diable, je mets les chiens à ta piste : et vous, faites claquer vos fouets à ses oreilles, pour qu'il voie que je lui tiendrai parole. »

Ainsi dit, ainsi fait. Il franchit la barrière le premier ; tous le suivirent : hommes, chiens et chevaux, tous foulent aux pieds les épis et la moisson.

Le cerf épouvanté s'enfuit de nouveau par les plaines et les montagnes ; toujours poursuivi, jamais atteint, il gagne une vaste prairie, et pour échapper à la mort, il se mêle à un troupeau de vaches paisibles.

Mais voilà que les chiens arrivent de toutes parts ; ils reconnaissent la trace

odorante de ses pas et font retentir l'air de leurs aboiemens. Le berger, craignant pour son troupeau, se prosterne devant le comte.

« Miséricorde, Seigneur, miséricorde, laissez en paix mon pauvre troupeau ! Daiglez réfléchir qu'il y a là plus d'une vache qui fait la seule richesse de quelque pauvre veuve. Ne lui enlevez pas tout son bien. »

Le chevalier de droite s'approche encore et renouvelle ses instances ; mais celui de gauche, plein d'une joie maligne, excite le chasseur à satisfaire sa passion. Le comte, méprisant les bons avis du premier, suivit les funestes conseils du second.

« Quoi ! vil pâtre, tu oses me bar-

rer le passage ; je voudrais pouvoir te changer toi-même en bœuf, je te chasserais toi et tes vieilles sorcières jusqu'aux nuages du ciel.

» En avant ! en avant ! compagnons ! sus ! sus ! » Et les chiens se jettent sur tout ce qui les environne ; le berger tombe déchiré de coups, son troupeau est dispersé et mis en pièces.

Au milieu du carnage le cerf échappe encore, mais déjà sa course est ralentie ; souillé de sang et d'écume, il s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt et se cache au fond d'une chapelle.

Sans repos ni relâche la foule avide se presse sur ses pas, aux aboiemens des chiens, aux cris des piqueurs et au son du cor. L'ermite paraît alors à la porte

de la chapellé et d'une voix suppliante il s'adresse au comte :

« Abandonne ta poursuite, ne viole pas la maison de Dieu. Les angoisses de ce pauvre animal, les souffrances de tes victimes t'accusent déjà devant le Très-Haut. Pour la dernière fois, écoute un avis salutaire, si tu le méprises ta perte est certaine. »

Le chevalier de droite s'approche de nouveau. Il conjure le comte de céder à ses instances. Mais celui de gauche, avec une joie méchante, l'excite à satisfaire sa passion ; et, malgré l'avis du premier, le malheureux se laisse entraîner aux conseils du second.

« Je ne m'effraie pas si aisément, s'écrie-t-il. Quand le cerf s'envolerait au

troisième ciel, je voudrais encore l'y poursuivre: que cela convienne ou non à Dieu et à toi, vieux prêtre, je suivrai ma fantaisie.

» En avant! en avant! compagnons! » Et il fait retentir son fouet et son cor. Soudain l'ermite et l'ermitage disparaissent devant lui; derrière lui ont disparu les hommes, les chevaux et la moute. Tout le fracas de la chasse tombe englouti dans un vaste silence.

Le comte jette des regards effrayés autour de lui. Il embouche son cor et ne peut en tirer de son. Il appelle, sa propre voix ne frappe plus son oreille. Le fouet qu'il agite au-dessus de sa tête retombe muet à son côté. Il enfonce ses éperons dans les flancs de son cheval, et ne peut ni reculer ni avancer.

Et cependant l'obscurité s'épaissit toujours de plus en plus, elle devient semblable à la nuit des tombeaux.....

Un bruit sourd, pareil à la tempête éloignée, se fait entendre. Une voix tonnante lui annonce du haut des airs cette terrible sentence :

« Tyran voué à l'enfer, toi qui n'épargnes ni l'animal, ni l'homme, ni la divinité, écoute son arrêt. Le cri de tes victimes et la voix de tes forfaits t'accusent devant le tribunal où brûle la torche de la vengeance.

» Fuis, monstre ! fuis ! dès ce moment tu seras poursuivi à jamais par Satan et sa meute infernale. Tu serviras d'exemple aux princes à venir qui, pour satisfaire une passion cruelle, ne ménagent rien sur la terre. »

Au même instant une lueur sombre et blafarde éclaire la forêt. Le comte frissonne, la terreur le glace jusqu'aux os ; l'effroi l'environne, un ouragan impétueux l'assailit avec fracas.

Au milieu de la tempête, une main noire, horrible et gigantesque sort de la terre, s'appuie sur sa tête, se referme, et lui tourne le visage sur le dos.

Autour de lui éclate une flamme bleue, verte et rouge. Une mer de feu l'entoure de ses flots ; il distingue dans ses vapeurs tous les suppôts de Satan. La horde infernale s'élance vers lui du fond du vaste abîme.

Il fuit à travers les champs et les bois qui retentissent de ses cris douloureux.

Mais la meute furieuse le poursuit sans cesse, le jour dans les profondeurs de la terre, la nuit dans l'espace des airs.

Son visage est resté tourné sur son dos. Dans sa fuite rapide il voit toujours les monstres excités contre lui par l'esprit des enfers. Il les voit grincer des dents et chercher à le saisir.

C'est la chasse infernale qui durera jusqu'au jour du jugement, et qui souvent, dans la nuit, vient effrayer l'habitant des forêts. Maint chasseur pourrait en raconter de terribles récits, s'il avait le courage d'en parler.

NOTE SUR LA CHASSE INFERNALE.

(a) « Ce qu'il y a de vraiment beau dans cette poésie de Bürger , c'est la peinture de l'ardente volonté du chasseur. Elle était d'abord innocente comme toutes les facultés de l'âme ; mais elle se déprave toujours de plus en plus , chaque fois qu'il résiste à sa conscience et cède à ses passions. Il n'avait d'abord que l'enivrement de la force ; il arrive enfin à celui du crime , et la terre ne peut plus le porter.

« Les bons et les mauvais penchans de l'homme sont caractérisés par les deux chevaliers blanc et noir. Les mots toujours les mêmes , prononcés pour arrêter le chasseur , sont aussi ingénieusement combinés. Les anciens et les poètes du

moyen âge ont parfaitement connu l'effroi que cause, en certaines circonstances, le retour des mêmes paroles. Il semble que l'on réveille ainsi le sentiment de l'inflexible nécessité. Les ombres, les oracles, toutes les puissances surnaturelles doivent être monotones ; ce qui est immuable est uniforme, et c'est un grand art dans certaines fictions, que d'imiter par les paroles la fixité solennelle que l'imagination se représente dans l'empire des ténèbres et de la mort.

(Mad. de STAHL : *De l'Allemagne.*)



LENARDO ET BLANDINE.

L'AMOUR le plus tendre enflammait les regards de Lenardo et de Blandine. Blandine était la plus belle des princesses : Lenardo le plus beau de tous les pages. *

De tous côtés , princes , ducs et

comtes, couverts d'or et de diamans, accouraient pour disputer la main de la plus belle des princesses.

Mais, ni l'or, ni les bijoux, ni les diamans ne plaisaient à son cœur comme la fleur modeste cueillie par le beau page.

Si Lenardo n'était pas issu d'une illustre origine, il possédait de nobles sentimens. Le valet et le chevalier sont tous deux créés d'un peu de boue. L'élevation de l'âme est la seule noblesse.

Un jour la princesse, entourée d'une foule joyeuse de courtisans, se reposait sous un pommier. Elle savourait avec délices les fruits que cueillait l'agile Lenardo.

Elle choisit dans sa corbeille d'argent

une pomme aux couleurs d'or et de pourpre. Elle la lui présente et lui dit :

« Prends cette pomme, qu'elle soit la récompense de tes soins. Les meilleurs fruits ne sont pas tous pour les princes. Celui-ci est séduisant au dehors : je souhaite que ce qu'il contient te plaise encore davantage. »

Le page se dérobe aux regards importuns. Retiré dans sa retraite, il ouvre le fruit précieux. O surprise ! une tablette y était adroitement cachée. Il lit ces mots :

« O toi, plus aimable que les comtes et les seigneurs ! toi dont les sentimens sont plus nobles et plus tendres que ceux des hommes sortis de races antiques.

» A l'heure de minuit, abandonne

le lit et le sommeil. Rends-toi sous l'arbre qui porte la pomme de l'amour. Le bonheur t'y attend. C'est t'en dire assez. »

Cette nouvelle parut au page si heureuse et si surprenante, qu'il en douta long-tems. Son cœur flottait entre l'ivresse de l'amour et les tourmens de l'incertitude.

Mais, à l'heure de minuit, à l'heure où les astres innombrables abaissaient leurs regards silencieux sur la terre, il sort de son lit, il abandonne le sommeil, et se rend au jardin, au lieu désigné.

Il attendait assis sous l'arbre de l'amour ; un bruit léger se fait entendre, le gazon est pressé par des pieds déli-

cals ; avant que Lenardo se soit retourné , deux bras d'albâtre l'enlacent , et une haleine suave a passé sur son visage.

Il veut parler ; des baisers voluptueux ferment ses lèvres, et, sans qu'un mot ait été prononcé , une main caressante l'entraîne.

Blandine le conduit avec précaution et d'un pas timide « Viens , mon ami , viens avec moi : la brise nocturne est glacée. Il n'est ici aucun abri. Viens dans ma chambre discrète. »

A travers les épines , les pierres et les ronces , ils arrivent à une ancienne grotte faiblement éclairée par la pâle lueur d'une lampe ; ils traversent un long souterrain.

Princes , seigneurs et gardes , tout dormait. Mais hélas ! veillait la noire jalousie. Lenardo ! Lenardo ! quel sera ton sort avant que le coq ait fait entendre le chant du matin !

De la plus riche province d'Espagne était venu un prince orgueilleux , couvert d'or et de diamans. Il était venu pour demander la main de la belle princesse.

Il brûlait d'une passion ardente ; mais en vain. Depuis plusieurs années il restait en Bourgogne , sans espoir de succès , et sans vouloir abandonner son entreprise.

Aussi l'orgueilleux étranger ne con-

naissait de repos ni le jour ni la nuit :
et à l'heure du rendez-vous , il était
dans le jardin.

Il vit et entendit tout ; car tout se
passa près de lui. Il grinçait des dents ,
et le sang ruisselait de ses lèvres.
« Avertissons sur-le-champ , le prince
de Bourgogne. »

Et , au même instant , il pénètre
dans l'appartement du prince , malgré
les gardes « Je veux lui parler sur
l'heure , dit-il , car la trahison le me-
nace. »

— « Réveille-toi , prince de Bourgo-
gne ; l'ornement de ton trône a perdu
son éclat. Blandine , ta fille , est à cette
heure dans les bras d'un valet ! »

Le vieillard se réveille : sa fille était tout son bonheur. Il l'aimait plus que sceptre et couronne , il la préférerait même à l'éclat du trône.

Furieux , il s'élance de son lit : « Tu mens , traître , tu mens ; mais tout ton sang paiera ton mensonge , si tu as osé me tromper ! »

— Vieillard , je me livre en otage. Mais hâte-toi. Tu verras la vérité. Si j'ai menti , que la Bourgogne s'abreuve de mon sang !

Guidé par le serpent , le Prince , le poignard à la main , se dirige vers l'entrée de la caverne.

Là s'élevait autrefois un château redoutable. Mais depuis long-tems il n'en

restait que des débris. Les voûtes seules subsistaient encore , recouvertes de ronces et de broussailles.

Le souterrain était presque ignoré ; mais l'Espagnol en sut trouver l'entrée, et ils arrivèrent jusqu'à la chambre d'été de la princesse.

Ils aperçurent la lueur de la lampe. Elle leur servit de guide pour s'approcher de la porte. Ils marchaient sans bruit , et respiraient à peine.

Et s'approchant encore plus , ils prêtèrent une oreille attentive : « Entends-tu, Prince. On parle bas. Si tu ne crois pas maintenant , tu ne croiras jamais. »

Le vieillard écoute , et reconnaît la voix des deux amans : au milieu des

baisers et des tendres caresses , ils causaient joyeusement.

— « Oh ! mon ami ! pourquoi es-tu embarrassé devant moi , qui suis à toi pour la vie. Le jour je suis la fille du Prince , mais la nuit je ne veux être que ton esclave.

— » Ah ! si au lieu d'être fille d'un roi , tu étais la plus pauvre des filles des champs , que je serais heureux ! Je ne sais quels tristes pressentimens viennent se mêler à mon amour.

— » Oh ! mon ami ! laisse là les idées sombres ! Regarde-moi bien. Je ne suis plus princesse. Aux charmes du pou-

voir , à l'attrait de la couronne , je préfère le bonheur de l'amour.

— » Garderas-tu toujours ces sentimens ? Hélas ! un jour viendra pourtant où l'un des seigneurs qui t'offrent leurs hommages obtiendra ta main !

» Les torrens se gonflent et s'écoulent. Les vents s'élèvent et s'abaissent bientôt. Le cœur des femmes est , dit-on , semblable aux ondes et aux vents ; ton amour passera-t-il comme eux ?

— » Ne crains rien de tes rivaux ; aucun d'eux n'obtiendra de moi cette douce parole que je t'ai donnée pour la vie.

» Oui ! mon amour est comme l'onde et le vent , l'onde s'écoule et le vent

s'enfuit, mais ils ne cessent pas pour cela. Ainsi, mon amour renaîtra sans cesse (a).

— » Je ne sais, mais je orains. Je pressens un sinistre avenir. Les unions se rompent et les alliances se brisent, quand elles ne sont pas sanctifiées par la bénédiction du ciel.

» Si ton père, si le roi apprenait.... le glaive trancherait ma vie, et toi tu gémirais jusqu'à la fin de tes jours dans les horreurs d'un cachot !

— » O mon ami, le ciel protégera des nœuds formés par l'amour et la fidélité. Notre bonheur, caché dans l'ombre et le silence de la nuit, ne peut redouter aucune trahison.

» Viens mon ami, viens mon époux,

et qu'un baiser scelle notre union. » Ses lèvres s'approchèrent des lèvres de rose de Blandine et ses craintes s'évanouirent.

Long-tems encore ils devisèrent ensemble, mêlant à leurs discours des caresses et des baisers. Le roi, furieux, voulut enfin pénétrer dans la chambre; esserrures et les verroux s'y opposaient.

Il attendit donc, semblable au chien qui guette sa proie à la sortie du terrier. Mais, après s'être enivré de tous les plaisirs de l'amour, Lenardo sentit de nouvelles terreurs.

« Réveille-toi, Princesse; le chant du coq a retenti. Laisse-moi m'éloigner avant que le jour paraisse.

— » O mon ami, reste encore, le

chant du coq n'annonce que la première veille de la nuit !

— » Regarde, princesse : l'horizon blanchit. Laisse-moi m'éloigner avant que le matin ne me surprenne.

— » Oh ! mon ami, reste encore, c'est la lueur des astres nocturnes, et elle ne trahit pas les secrets de l'amour.

— » Écoute, entends-tu l'hirondelle saluer l'aurore de son chant accoutumé ?

— » C'est la voix du rossignol qui célèbre la nuit et l'amour.

— » Non ! non ! Le coq annonce le jour, l'horizon blanchit, le vent du matin s'élève, et je reconnais le gazouille-

ment de l'hirondelle. Laisse-moi m'éloigner ! mon cœur a de tristes pressentimens !

— » Adieu donc , mon ami ! Mais , non , reste encore. Dieu ! quelle tristesse me saisit ! Approche , que je mette la main sur ton cœur : comme il palpite ! O cœur , sois-moi fidèle ! continue de m'aimer ! A demain , à la nuit !

— » Dors tranquille , mon amie. » Il dit , et se dérobe à ses embrassemens. Il se glisse le long du souterrain , à la lueur de la lampe ; mais l'effroi s'était emparé de lui , et un frisson mortel parcourait tous ses membres.

Tout à coup le Prince et l'Espagnol se jettent sur lui , et le poignent. Il jette un cri étouffé. « Tu as épousé l'hé-

ritière de Bourgogne , je te paie sa dot !

— » Ah ! mon Dieu , ayez pitié de moi ! » Son œil se ferme , son âme épouvantée s'enfuit privée des secours de la religion.

L'Espagnol, écumant de rage, lui déchire le sein ; et, avec une horrible joie : « Laisse - moi mettre la main sur ton cœur ! ô cœur tu étais aimé, et tu es encore attendu demain à la nuit ! »

Il arrache ce cœur sanglant : sa rage se change en une effrayante ironie : « Te voilà donc ! Comme tu palpites ! Aime-la bien ! Aime-la surtout demain à la nuit ! »

Pendant cette scène d'horreur, la princesse sentait un effroi qu'elle ne pouvait dompter : un sommeil lourd et agité l'accablait.

Il lui semblait voir une couronne sanglante ornée de perles de sang, un festin ensanglanté et une danse infernale.

Elle passa la journée dans son lit, abattue de tristesse et de lassitude. « Quand donc sonnera minuit, pour me ramener celui qui seul peut me consoler ? »

Minuit arriva. Les astres silencieux brillaient au firmament. « Que je suis oppressée ! quelles sombres terreurs ! Mais, Dieu ! j'entends ouvrir la porte dérobée ! »

Un page, vêtu de deuil, entra, portant un flambeau, un anneau rompu et taché de sang ; il les déposa devant elle et sortit.

Un page vêtu de pourpre lui succède ; il dépose un vase d'or fermé d'un couvercle scellé du sceau royal.

Enfin un troisième, vêtu d'un habit d'argent, se présente, remet une lettre à la princesse tremblante, s'incline, et se retire en silence.

Glacée d'effroi, elle ouvre la lettre, la parcourt d'un œil égaré ; sa vue se trouble et s'obscurcit comme chargée d'un épais brouillard : elle tombe sans connaissance.

Bientôt rassemblant des forces con-

vulsives, elle se relève et s'élance, elle danse en chantant. « Allons, de la joie, troubadours; de la joie, nobles dames; de la joie, nobles seigneurs !

» A la danse, à la danse joyeuse ! Comme mes pieds sont agiles ! Comme la couronne retentit sur ma tête ! Allons, abandonnez-vous au plaisir, chevaliers, et vous aussi, nobles suzeraines !

» Voyez-vous, l'ami de mon cœur s'élancer avec grâce. Une étoile de pourpre orne sa poitrine couverte d'une tunique d'argent. De la joie !

» Pourquoi restez-vous éloignés ? Pourquoi ce sourire de mépris ? Princes, princesses, il est mon époux, je suis



son épouse ; les anges du ciel nous ont fiancés.

» Allons ! à la danse , à la danse joyeuse ! Pourquoi donc vous tenir éloignés ? Pourquoi ce sourire de dédain ? Fi ! noble canaille ! tes royales bassesses me révoltent !

» D'où sont sortis le varlet et le chevalier ! de la boue. La noblesse est dans les sentimens. Mon époux est plus noble que vous , car son âme est au-dessus de vos stupides prétentions !

» A la danse , à la danse joyeuse ! Comme mes pieds sont agiles , comme la couronne retentit sur ma tête ! Allons , de la joie ! c'est aujourd'hui le jour des noces ! »

Ainsi , elle chanta et dansa jusqu'à ce que la rosée de la mort couvrit son front et ses joues ; alors elle tomba sur le parquet.

Et quand sa vie expirante se ranima pour la dernière fois , elle saisit le vase d'or , le serra sur sa poitrine et le découvrit.

Fumant et palpitant encore, comme s'il était sensible à son désespoir , le cœur de son amant parut à ses regards. Alors ses yeux laissèrent échapper un torrent de larmes amères.

« Oh ! mortelle douleur , tu es semblable à l'eau et au vent ! le vent s'enfuit , l'eau s'écoule , mais ils se renouvellent sans cesse ; et toi , douleur , comme eux tu es éternelle. »

Enfin , elle arrive aux dernières angoisses de la cruelle agonie ; et , d'une étreinte convulsive , elle serre le vase contre son sein.

« Pour toi je vivais, avec toi je meurs sans regret ! Oh ! malheur ! malheur ! ton poids m'accable et m'écrase ! Oh ! malheur, tu es pesant comme une montagne ! Je succombe. Mon Dieu , ayez pitié de moi ! »

Ses yeux se fermèrent pour jamais. Un cri d'effroi retentit dans le palais : « Sire, accourez, votre fille se meurt ! »

Cette nouvelle éclata comme la foudre aux oreilles du vieillard. Il chérissait tant sa fille ! il l'aimait plus que sceptre et couronne !

L'Espagnol s'offrit à ses regards , et

sa vue rendit le prince furieux : « C'est à tes conseils, monstre, que je dois mon infortune ; tout ton sang me le paiera et abreuvera le sol de la Bourgogne ! »

» Le sang de ma fille t'accuse devant le tribunal de Dieu ; il, prononce ton arrêt ! » Et, tirant son poignard, il en perça la vipère étrangère.

« Oh ! malheureux Lenardo ! Blandine, ma fille ! pardonnez - moi : ne m'accusez pas devant le tribunal suprême, je suis votre père, ne m'accusez pas ! »

Ainsi le prince se livrait au repentir, mais trop tard. Son forfait fut en vain arrosé de ses larmes. Le même tombeau renferma le corps des deux amans !

NOTE DE LENARDO ET BLANDINE.

(a) Dans une petite pièce de Goëthe, intitulée *Joery et Boetely*, on retrouve la même idée et à peu près les mêmes images : voici la chanson de Goëthe.

BOETELY : L'eau murmure et ne s'arrête pas. Les astres errent sans cesse dans le ciel. Les nuages s'enfuient avec vitesse. Ainsi murmure l'amour, et il passe.

JERRY : Les eaux murmurent; les nuages fuient, mais les astres demeurent; ils errent et ils restent. Ainsi, dans les cœurs fidèles, l'amour s'agite et ne fuit pas.

TABLE.

PRÉFACE.	Pages i
BURGER.	1
La Fille du Pasteur	3
Le Frère gris et la Pèlerine.	19
Lénore.	27
L'enlèvement.	47
La Chasse Infernale.	63
Lenardo et Blandine.	78
KOSEGARTEN.	
Les Ralunkes.	107
La belle Sidselik.	139
KORANER.	149
Le Rêve.	151
Wallhaïde.	161
Le Kinast.	175
Slava.	199
L'Étoile.	211

